

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



AFRIQUE DU SUD.

DÉDICACE DU TEMPLE DE LÉRIBÉ.

Léribé, 24 juin 1871.

Messieurs les Membres du Comité des Missions.

Messieurs et honorés Frères,

La dédicace du temple de Thaba-Bossiou nous réunissait, l'an passé, tout pénétrés de reconnaissance et de joie et pleins de confiance pour l'avenir. Qui nous eût dit que ces moments, que nous coulions si délicieusement avec nos amis Jousse dans les épanchements fraternels, coïncidaient avec une date sanglante et à jamais douloureuse dans l'histoire de notre pays!

Nous, à Léribé, nous avons commencé la construction de notre temple. D'après l'avis de nos frères, nous en avons agrandi les dimensions primitives.

Les païens virent d'un si mauvais œil notre entreprise, que pendant longtemps il nous fut impossible de trouver des manœuvres parmi eux. Ils croyaient ainsi entraver nos travaux. C'était un défi jeté aux chrétiens. Ceux-ci le relevèrent courageusement. Ils comprirent leur devoir et sentirent le besoin de se rapprocher les uns des autres. Chaque mardi, et sou-

vent les six jours de la semaine, vous les eussiez vus arriver en chantant. Les femmes et les jeunes filles apportaient la nourriture du jour. Après une courte réunion de prière et d'édification, les hommes et les jeunes gens se rendaient gaiement à la carrière. Les causeries familières, quelquefois très sérieuses, et les chants que répétaient au loin les échos des montagnes, disaient assez que les jours de corvée étaient pour tous des jours de fête. Notre travail était d'une nature fatigante et ingrate. Ne pouvant faire de bonnes briques sur le lieu même, et n'y trouvant pas non plus de bonnes pierres, nous dûmes aller dans les gorges de la montagne nous attaquer à d'énormes rochers, que nous dégagions d'abord avec la bêche, après quoi, au moyen de leviers en fer, de coins et de gros marteaux, nous les fendions de notre mieux. Toutefois, l'entrain et le courage n'ont jamais fait défaut à notre petite bande ; la bonne harmonie nous a tenu lieu du nombre. Souvent, en voyant cette poignée de gens animés d'un si bon esprit et travaillant sans relâche, je pensais à ce temple de Salomon qui se bâtissait sans qu'on y entendit le bruit du marteau et de la hache.

C'est alors que les nouvelles de la guerre vinrent jeter la consternation parmi nous. A la douleur profonde provenant de notre attachement à la patrie, venait s'ajouter le souci des engagements pécuniaires que nous avions dû contracter. Notre angoisse fut grande. Pour la construction proprement dite, nous étions convenus d'un prix avec des étrangers. Mais n'était-ce pas là une œuvre de foi, comme le relèvement des ruines du temple pour Zorobabel ! La gloire du nom de notre Dieu n'y était-elle pas intéressée ? Oui, c'est à Lui qu'appartient la terre et tout ce qu'elle contient, pourquoi douter ?

Toutes les pierres de ce grand bâtiment furent préparées par cette poignée de gens. Ce travail terminé, la charpente faite, les bambous du plafond coupés, épluchés et tressés, le déblayage au dedans et au dehors complété, travaux considérables de toute une année, et dignement couronnés par

une collecte d'environ 750 fr. pour les bancs — tout cela fait, dis-je, l'on s'occupa de construire des maisonnettes pour recevoir les personnes des autres stations qui pourraient venir à notre fête de dédicace.

Un homme qui a été pour nous, pendant toute cette année de fatigues et d'anxiétés, un vrai frère et un ami dévoué, c'est Nathanaël Makotoko. Il s'est jeté, l'on peut dire, corps et âme dans cette entreprise. Il dirigeait les ouvriers avec intelligence et autorité, et travaillait de ses mains, jour après jour avec une ardeur que les païens, vu sa position sociale, trouvaient au-dessous de sa dignité.

Notre cher frère, M. Buchanan, pasteur presbytérien de Durban, apprenant nos embarras pour le paiement des entrepreneurs étrangers, fit un appel auquel nos amis de Natal répondirent avec un empressement et une générosité qui nous ont tout à la fois humiliés et surpris. En peu de semaines, dans cette petite colonie de Natal, gémissant elle-même sous le poids de crises financières, près de 150 livres sterling (3,750 fr.) furent collectés. Cette preuve si opportune de l'intérêt que nos amis portent, tant à notre station de Lérivé en particulier qu'à votre mission en général, ne manquera pas de vous toucher dans les circonstances actuelles.

C'est le 28 mai, le jour de la Pentecôte qu'a eu lieu la dédicace de notre temple. Vu les distances et l'hiver, nous n'osions pas espérer un grand nombre de visiteurs. Nous nous trompions. Dès le lundi, ils commencèrent à arriver par troupes. A l'exception d'Hermon, toutes les Églises du Lessouto, même Masitisi, nous envoyèrent leur contingent de délégués. Le vendredi, nous eûmes la joie de souhaiter la bienvenue à nos frères MM. Jousse, Maitin, Dyke, Mabelle Casalis et à leurs familles, aux jeunes gens de l'école normale et à mon vieil ami, le chef des Bataungs, Abraham Moletsané. M. et Mme Keck et leurs enfants nous arrivèrent le lendemain. Aux feux du soir, les causeries et les chants qui par-

tant de tous côtés se confondaient avec les bruits divers de la foule, donnaient déjà un air de fête à l'endroit.

La série de nos services commença dès le samedi par une belle réunion. Nous avions à souhaiter la bienvenue à tous ces frères, à ces sœurs, à ces amis. Ils y répondirent chaleureusement et avec des accents qui trouvèrent de l'écho dans nos cœurs.

Le dimanche, quel beau jour ! pas un nuage, pas un souffle de vent, mais un brillant soleil dans un ciel azuré. Ce n'était pas une chaleur d'été, mais elle faisait oublier que nous étions en hiver.

A dix heures et demie, nous étions réunis devant l'abri où pendant deux ans nous avons prié et médité la Parole de Dieu. C'est un lieu sacré pour nous, un Horeb avec son buisson ardent. Là, nous invoquâmes, une fois encore, la bénédiction du Seigneur, ensuite, entonnant un cantique, nous nous dirigeâmes lentement et avec ordre vers le temple. Là, les chants cessèrent, et, au milieu d'un silence profond, nous ouvrîmes la porte au nom du Dieu trois fois saint, et puis, pendant que notre ami Mabilie exécutait un morceau sur l'harmonium, plus de 750 personnes, en peu d'instant, mais sans la moindre confusion, se pressèrent dans l'enceinte.

Il me revenait encore de prendre possession de la chaire, d'y déposer le volume sacré, et de rendre témoignage, en peu de mots, à la bonté et à la fidélité du Seigneur.

M. Mabilie me succéda dans la chaire pour lire une portion de la Parole de Dieu. M. Dyke offrit la prière de dédicace, prière fervente et impressive. M. Jousse prêcha sur « *Ebenezer.* » Ses paroles, sortant du cœur, et si pleines d'à-propos, nous remuèrent profondément et nous émurent jusqu'aux larmes. M. Maitin termina dignement le service. Le troupeau de Lérivé, renforcé par la jeunesse de Thaba-Bossiou et de Morija, exécuta en parties des cantiques composés pour la circonstance, imprimés par M. Mabilie sur des feuilles volantes et distribués libéralement parmi l'assemblée. C'étaient des

chants de louange, de dédicace, des antiennes, notre « *Ebenezer*, » enfin, expression bien pâle, après tout, des sentiments de joie, de gratitude et de confiance qui nous débordaient. La solennité du service nous rappelait la nuée qui en pareille circonstance remplit le temple de Salomon. Le Seigneur était là, nous le sentions. — Quelle ne fut pas notre surprise, en sortant, de trouver une foule non moins considérable de païens réunis ! — Mon ami Casalis avait eu l'heureuse idée de les rassembler devant l'ancien local, et il venait de leur prêcher l'Évangile.

Il était déjà deux heures de l'après-midi ; le soleil descendait rapidement. Aussi, pas plus d'une demi-heure après, cette immense multitude de païens et de chrétiens se pressait-elle de nouveau autour d'une chaire temporaire que nous avions élevée à la hâte en plein air. Conduits par leurs pasteurs et les anciens, une cinquantaine de candidats viennent occuper les places qui leur ont été réservées. Ils chantent une belle paraphrase du Psaume 23. A leur approche, l'assemblée tout entière se lève et entonne le cantique populaire : « *Lóna ba ratang go phéla*, » etc. : « Vous qui désirez vivre dans le troupeau de Jésus ; » et puis commence le service régulier. MM. Mabile, Maitin et Keck remuent tour à tour la congrégation par leurs allocutions chaleureuses et leurs pressants appels. Lazaro, un chrétien égaré qui rentre dans la communion de l'Église, prend la parole au nom de tous les candidats. Il déplore ses égarements ; ses larmes sont brûlantes, et il fait à la conscience des chefs, des apostats et des païens des appels d'une irrésistible éloquence. Ensuite, au milieu d'un recueillement saisissant, tous les néophytes s'agenouillent, et reçoivent de leurs pasteurs le sceau du baptême. Le soleil avait déjà doré les sommets des montagnes de ses derniers feux quand la foule émue commença à se disperser.

Le lundi à 10 heures du matin, le temple se remplissait de nouveau, mais seulement de catéchumènes et de membres

de l'Église. Dans cette réunion qui, sous la présidence de M. Jousse, dura plusieurs heures, on traita plusieurs questions relatives à la discipline et à la vie des Églises, à l'éducation des enfants, à l'évangélisation du pays. Il se dit là d'excellentes choses ; on y entendit de bien beaux discours qui auraient édifié plus d'un chrétien d'Europe.

L'après-midi, nous eûmes le service de communion. M. Dyke nous donna une méditation pratique, bien nourrie, et, je n'ai pas besoin de le dire, pleine d'à-propos, sur les paroles des témoins de la transfiguration : « il est bon que nous soyons ici. » Après une solennelle allocution de notre cher frère Keck, nous nous approchâmes de la table du Seigneur. Notre reconnaissance était telle que nous ne pûmes nous empêcher de l'exprimer dans la langue maternelle ; nous entonnâmes d'un commun accord le beau cantique : « Gloire soit au Saint Esprit ! » Après nous, plus de 300 communicants se succédèrent à la table, avec ordre et recueillement ; les frères s'entr'aidèrent dans la distribution des éléments sacrés, et ce service si solennel ne finit qu'avec le jour.

Immédiatement après le repas du soir nous étions de nouveau réunis, cette fois sous la présidence de nos anciens Elia Mapike et Nathanaël Makotoko. C'était une réunion d'adieux. Un grand nombre d'indigènes des différentes Églises parlèrent, mais avec un tact, un abandon, une verve qui répandirent sur cette réunion un parfum de fraîcheur, d'intimité, un je ne sais quoi enfin qui tenait du ciel. Les moments s'envolaient rapidement, il était 11 heures avant que nous nous fussions aperçus de l'heure avancée ; et alors, bon gré mal gré, il fallut se taire et se retirer.

Le lendemain matin, après une répétition de la belle réunion qui avait clos si dignement notre fête, ce ne furent que salutations et départs en masse.

Nous passâmes, seuls avec nos frères et nos sœurs dans le ministère, une journée calme et tranquille. Chaque moment était précieux. Celui de la séparation arriva aussi, hélas ! Le

mercredi matin, à peine le déjeuner fini, on abat les tentes, on pousse les wagons hors du jardin où ils avaient été placés, on court après les bœufs, on les attèle, ce sont des ordres, des gens qui vont et viennent, qui se saluent, qui se disent au revoir. Les fouets claquent enfin, la caravane s'ébranle, et bientôt notre « Ebenezer » reste enveloppé dans le silence.

On ne peut pourtant pas se séparer encore. Ma femme accompagne nos amis, je la suis. Nous prenons encore un petit goûter avec eux sur les rives de la Tlotsé. Mais enfin, après les avoir vus traverser heureusement la rivière, et leur avoir envoyé nos dernières salutations, nous reprenons lentement le chemin de notre paisible demeure. C'est au temple que nous nous rendîmes comme par instinct, et là, seuls, tout seuls nous nous abandonnâmes au courant des pensées qui remplissaient nos cœurs. Il est donc passé ce beau jour, le jour le plus beau de notre vie missionnaire ! Est-ce bien une réalité !... Toute notre carrière, tout le passé se retraçait à notre esprit avec ses épreuves, ses combats, nos mille et une causes de découragement. Puis la guerre qui a désolé le Lessouto, notre expulsion, notre long exil, nos pérégrinations, nos maladies, puis notre retour avec ses joies et ses amertumes, puis nos travaux, notre entrain, notre bonne entente, et enfin, ce sombre, cet épais nuage qui venait tout à coup couvrir le tout comme d'un linceul... les malheurs de la patrie, nos angoisses !... Mais, nous dûmes-nous, « *c'est ici notre Ebenezer !* » Jusqu'ici le Seigneur nous a secourus. Il nous semblait qu'un rayon divin était venu nous illuminer, que dans cet endroit sacré nous étions dans la compagnie des anges, que la porte des cieux s'était ouverte, et que nous aussi, comme Jacob, nous entendions la voix de Dieu nous parler pour l'avenir de bénédictions et de prospérité.

Votre affectionné.

F. COILLARD.
